

L'URBANISATION EN TANT QUE PROCESSUS DE CHANGEMENT RURAL LE CAS DE LA POLYNÉSIE FRANÇAISE : PAPEETE ET MOOREA 1960-1970

Claude ROBINEAU

*Economiste, Centre ORSTOM de Papeete. B. P. 529 - Papeete.
(Polynésie Française)*

RÉSUMÉ

L'urbanisation est non seulement l'extension géographique à son environnement rural du phénomène urbain mais un processus qui transforme le comportement des ruraux dont le mode de vie tend à se rapprocher de celui des citadins. Les ruraux deviennent citadins non seulement par la nature et la localisation (urbaine) de leurs occupations mais par leur mode de consommation, leurs modes de relations avec leurs semblables, leurs loisirs, le rythme de leur vie, ceci du fait que leurs occupations les sensibilisent aux modèles diffusés par la ville.

Au cœur des îles de la Société, Moorea est ainsi soumise à un tel processus du fait de sa proximité de Papeete, port, capitale et marché de la Polynésie orientale ; ce processus affecte le Sud de l'île. Dans le Nord un autre mouvement opère, endogène, effet de l'implantation d'une population venue de la ville et de centres touristiques. C'est la conjonction de ce mouvement avec le processus exogène décrit ci-dessus qui doit accélérer l'urbanisation de Moorea.

ABSTRACT

Urbanisation is not only the geographical extension of the urban phenomenon to its rural environment but also the process that transforms the country dweller's behaviour, his way of life tending to become similar to that of the town dweller. Country people become urbanised not only from the nature and (urban) location of their occupations but also from their way of consuming, the sorts of connections they have with their kind, their leisures, the rythm of their life, from the fact that their occupations sensitize them to the patterns propagated by the town.

In the heart of the Society Islands, Moorea is thus subjected to such a process from the fact of its nearness to Papeete (port, capital, and market for Eastern Polynesia); this process affects the southern part of the island. In the north, another movement, an endogenous one, is operating, the effect of the settling in of a population coming from the town and the tourist centers. It is the conjunction of this movement with the exogenous process described above that is to accelerate Moorea's urbanisation.

L'objet de cet article est d'exposer comment le développement de l'économie salariée contribue à urbaniser la société rurale, et comment, en fin de compte, cette urbanisation est un processus de transformation rurale (1).

Mes matériaux de terrain portent sur Moorea, petite île de 5 000 habitants environ (2) située au large de Tahiti, à une dizaine de milles nautiques au nord-ouest de Papeete et reliée à la ville par les services pluriquotidiens de caboteurs et d'avions. Cette île, très proche de la ville, a présenté de tout temps une individualité bien marquée et jusqu'au début des années 1960, elle était restée à l'écart de l'évolution économique et technologique qui transformait Tahiti. Pour des recherches en profondeur, j'ai choisi Maatea, village de 3 à 400 habitants (3) du district d'Ofareaitu qui présentait au début de mon enquête en 1967 la particularité d'être, dans un district demeuré encore agricole, très engagé dans le salariat (4).

Dans le domaine de l'anthropologie économique, l'étude de phénomènes précis tels que l'urbanisation de la société rurale constitue une approche susceptible d'enrichir les résultats apportés par les recherches classiques d'ensemble sur le développement et la modernisation.

L'étude de l'urbanisation à Moorea et des effets de transformation qu'elle crée doit être replacée dans le contexte historique. En effet, et en dépit de son caractère de société rurale qu'elle a conservé presque jusqu'à nos jours, Moorea a toujours eu des relations très étroites avec Papeete, qu'il s'agisse notamment du rôle joué par la ville sur le peuplement ou, dans le domaine économique, de ses liens avec le Marché. L'irruption du salariat qui a été le premier vecteur de l'urbanisation a créé une rupture dans le mode traditionnel des relations entre Moorea et Papeete.

Après ce nécessaire exposé du contexte historique, j'étudierai les signes, les vecteurs et les formes de

l'urbanisation à Moorea. Car parler d'un milieu rural urbanisé requiert quelque explication. Enfin, je m'efforcerai de montrer ce que transforme dans la vie rurale ce processus d'urbanisation.

Le contexte historique

Avant l'arrivée des Européens, Moorea était étroitement imbriquée dans le réseau des chefferies qui couvraient Tahiti et on peut déduire des traditions qu'il y avait entre les deux îles une intense circulation des personnes et des idées (5). Et à l'arrivée des Européens, les conflits qui mettaient aux prises les Pomare avec leurs rivaux eurent leur transposition à Moorea.

Dans la toute première conquête des Iles de la Société à l'Évangile, Moorea fut le premier secteur conquis puis devint la base arrière à partir de laquelle les pasteurs opérèrent dans la grande île voisine. Parallèlement, à l'instigation des missionnaires, furent lancées les premières plantations dans la dépression qui occupe le centre de l'île et qui était en voie de désertion (ou désertée) à cette époque (6).

La période coloniale proprement dite commença avec la ratification par le roi des Français en 1843 du protectorat établi sur le royaume de Tahiti; la constitution de ce royaume, dont Moorea fit partie au moins au niveau des couches supérieures de sa population, peut être datée de 1815 et de la défaite des forces traditionnelles de résistance (7). Sur le plan des relations économiques et sociales entre Tahiti et Moorea, le protectorat eut trois conséquences :

1. Développement d'une agglomération urbaine à Papeete.
2. Arrivée à Moorea de colons qui firent souche. Le fait est lié à l'évolution sociale de Tahiti au cours du XIX^e siècle pour laquelle on dispose des études de

(1) C'est en tant qu'anthropologue économiste, et dans la ligne de mes recherches passées en milieu rural, que j'ai entrepris cette étude. Elle a fait l'objet d'une communication présentée en 1971 au Séminaire organisé à Suva (Fidji) par l'Université du Pacifique Sud et consacré à l'urbanisation. Elle a été partiellement publiée en langue anglaise dans sa forme primitive dans les actes du séminaire. Elle doit, dans sa forme actuelle, beaucoup à la critique pénétrante de J. FAGES, géographe au Centre ORSTOM de Papeete.

(2) 4 385 habitants en 1967, 4 840 en 1971, soit au moins 5 000 actuellement.

(3) Environ 400 habitants en 1967.

(4) A partir de 1967, l'abandon de l'agriculture fut très rapide dans le district d'Ofareaitu.

(5) Les traditions notamment rapportées par Arii Taimai (ADAMS H., 1901, *Memoirs of Arii Taimai*) montrent l'intensité des relations entre Tahiti et Moorea. La même chose est soulignée par E.S.C. HANDY, 1930, *History and Culture in the Society Islands*.

(6) GREEN R. et alii, 1967, *Archaeology in the island of Moorea, French Polynesia*.

(7) La bataille de Fei-pi en 1815 opposa les forces tahitiennes commandées par les grands-chefs demeurés fidèles à la tradition et hostiles à l'éradication de la religion tahitienne et au pouvoir pris par les Blancs, aux chefs enrôlés par Pomare II et armés par les Européens.

C. NEWBURY (1) et de Fr. DOUMENGE (2). L'établissement du protectorat détermina une vague de colonisation qui fut notamment marquée par l'installation à Tahiti de petits fonctionnaires et militaires. Les biographies du R.P. O'REILLY et de R. TEISSIER (3) permettent d'en suivre la descendance. Dans ces familles à la nombreuse progéniture, ce sont les puînés qui allèrent dans les îles extérieures à Tahiti : ainsi, Moorea se trouva colonisé à la seconde génération.

3. Acquisition de terres et constitution de domaines. M. PANOFF (4) a retracé comment on est passé, sous l'impulsion de la colonisation française, à une conception individualiste de la propriété. Elle permet aux colons de constituer des propriétés en acquérant par achat des parcelles ou en les obtenant par alliance dans le village d'implantation. Ainsi furent formés quelques grands domaines littoraux ou intérieurs et de nombreuses propriétés côtières plus petites. La motivation essentielle fut « la mise en valeur », plus exactement, le développement des plantations lié aux besoins des marchés industriels à l'époque : coton, canne à sucre, coprah. A Moorea, après une période consacrée au coton, c'est le coprah qui triompha à la fin du siècle dernier et d'autres cultures d'exportation s'y ajoutèrent : vanille, café (5).

Faisons le point à présent.

Avant de décrire le système d'économie traditionnelle qui prévalait avant la mutation des années 1960, il faut dire un mot de l'évolution économique et sociale :

— l'implantation matrimoniale des Européens en milieu polynésien ainsi que les effets de la succession des générations aboutit au métissage des colons et à la division des grandes propriétés initiales. On eut ainsi à Moorea une couche de planteurs « demis », *ta'ata'afa papa'a*, soit originaires des premiers colons, soit venus de Tahiti. Avec les profits irréguliers mais quelquefois très importants que procura la vanille,

certaines acquièrent des terres. Il y eut ainsi, tout au long du siècle actuel, un brassage de propriété qui aboutit tantôt à morceler, tantôt à regrouper les terres.

— l'extension des cultures d'exportation dépassa largement le cadre des colons et de leurs descendants et toucha la masse de la population tahitienne.

Le système économique traditionnel était donc basé sur la propriété de plantation à prédominance « demie ». Cette propriété était gérée directement, avec éventuellement de la main-d'œuvre locale, ou bien en métayage (6). La masse de la population polynésienne vivait, pour une large part, d'auto-subsistance et, pour le reste, des revenus du coprah exploité en propriété ou par métayage, ou des salaires occasionnels (louage de services). Les activités pour l'autosubsistance (pêche, tarodières) permettaient aussi une petite production commerciale pour le marché local qui était écoulée à Papeete. Cultures d'exportation et petite production pour le marché local servaient à acheter les biens manufacturés indispensables : quelques denrées importées de première nécessité, les vêtements, certains matériaux comme le bois de construction, etc. La fonction de Papeete était donc très importante parce qu'elle était une pièce du système traditionnel mais elle n'était pas primordiale. La ville jouait son rôle de marché et de centre de diffusion des idées et modèles extérieurs dans une économie rurale repliée sur soi.

Ce système fut, au moins dans les îles du Vent (7), rapidement mis en pièces avec la mutation qui s'opéra au sein de l'économie tahitienne à partir des années 1960.

L'orientation de l'économie tahitienne vers le tourisme détermina une demande de main-d'œuvre pour les travaux d'investissements nécessaire dès avant 1960 (8). Avec l'installation en 1964 du Centre français d'expérimentation nucléaire, la politique de grands travaux publics (9) et la promulgation d'une

(1) NEWBURY C., 1967, Aspects of cultural change in French Polynesia : The decline of the Arii, *Journal of the Polynesian Society*.

(2) DOUMENGE Fr., 1966, *L'Homme dans le Pacifique Sud*.

(3) O'REILLY R.P., TEISSIER, 1962, *Tahitiens*.

(4) PANOFF M., 1966, Un demi-siècle de contorsions juridiques en Polynésie française, *The Journal of Pacific History*. RAVAUULT F., 1972.

(5) Je résume tout ceci très succinctement. On pourra pour plus de précisions se reporter à mon article : 1970, Surplus ou dynamique de groupe ? Un exemple polynésien, *Cahiers Internationaux de Sociologie*.

(6) Littéralement gardiennage (en tahitien, *tia'i* = gardien, métayer). Le gardien nettoie la propriété, entretient les clôtures et récolte le coprah moyennant rémunération d'une part de la récolte (la moitié ou les trois-cinquièmes).

(7) L'archipel des îles de la Société comprend deux groupes : à l'ouest les îles Sous le Vent, et, à l'est les îles du Vent dont Tahiti est le centre et Moorea le satellite.

(8) Construction des premiers grands hôtels à Tahiti, route littorale moderne, aéroport pour avion à réaction.

(9) Port de Papeete, front de mer, Immeubles gouvernementaux, Lycée technique, Hôpital général, Office du Tourisme, Maison des Jeunes et de la Culture.

politique touristique, cette demande s'accroît et aboutit à une élévation progressive des salaires. Il faut donc compter qu'à partir de 1960, il s'exerça sur les milieux ruraux une sollicitation progressive à accepter le salariat.

Au début des années 1960, Moorea connut une crise agricole à propos de la vanille (baisse des récoltes due à la maladie, conjuguée à une baisse des cours mondiaux). Cultivée en grande partie par des Chinois et des Tahitiens dans le cadre de contrats de métayage (1), elle disparut en peu de temps de Moorea et les producteurs, ou bien se reconvertirent à la production maraîchère ou au travail salarié, ou bien quittèrent Moorea. Dans une étude de l'économie de Moorea (2), on a montré qu'entre 1959 et 1967 la vanille qui représentait les trois-quarts des revenus agricoles traditionnels avait pratiquement disparu et que l'ensemble de ces revenus avait, durant cette période, diminué de plus des deux-tiers (3). Pour le coprah, il y eut en effet, aussi, une baisse des cours mondiaux qui, conjuguée avec l'augmentation du coût de la vie, la vétusté de la cocoteraie et les attaques d'un prédateur, réduisit considérablement les revenus des producteurs; à partir de 1968, il commença à être abandonné. Seule, la production maraîchère se développa. Ce n'est que tout récemment que la production du coprah a repris, grâce à l'augmentation considérable des cours à partir de 1974; on a pu noter aussi depuis deux ou trois ans la reprise des cultures vivrières, due à l'augmentation de plus en plus accentuée des prix des denrées d'importation de première nécessité, riz notamment.

En revanche, la promotion de la politique touristique dans le Territoire devait développer progressivement cette activité à Moorea et à partir de 1968-1969, la création d'une liaison aérienne allait la stimuler.

L'agriculture traditionnelle qui, malgré la reprise, demeure modeste, la reconversion du paysan en salarié à Tahiti et les activités touristiques sur place, sont les éléments essentiels d'une mutation complète qui affecte

(1) Métayage des quatre-cinquièmes au profit du planteur, un cinquième allant au propriétaire de la terre : c'est le métayer qui fournit les plantes de vanille.

(2) Moorea, 1968 : du Coprah au Tourisme in FAGES J. et alii, 1970, *Tahiti et Moorea*, Livre II, p. 29-30 et 33-71.

(3) En 1959, la vanille représentait une valeur de 37 millions de francs c.f.p. sur 52 pour l'ensemble des cultures d'exportation. La production qui était à cette époque de 135 tonnes descendit à 6 en 1967. En outre, entre 1959 et 1967 les revenus tirés des cultures d'exportation sont passés de 52 à 16,5 millions compte non-tenu de la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie entre ces deux dates.

l'économie de l'île; on en trouve les traces dans la croissance de la population durant la période 1960-1967 : avec un taux naturel d'accroissement de 3,1 % par an, la population n'augmente au total que de 10 % car les deux premières années sont marquées par une émigration importante (9 % par an) qui n'est pas compensée par un courant d'immigration; au contraire, après 1964, si les départs sont encore notables (6,3 % par an), l'immigration l'est encore plus (7,2 %). Traduisons : la crise vanillière a été à l'origine des premiers départs, l'appel de main-d'œuvre de la part de Papeete explique l'immigration persistante postérieure à 1964; mais le tourisme et diverses créations qu'il induit provoquent des arrivées : personnel pour l'hôtellerie, encadrement de main-d'œuvre et ouvriers spécialisés pour le bâtiment et les travaux publics, petits entrepreneurs de transport, artisans et commerçants en *curios*. C'est d'ailleurs l'apparition de nouvelles activités de construction et de services qui soulève la question de l'urbanisation.

L'urbanisation : signes et vecteurs

Il est plus facile de parler d'urbanisation à propos d'une agglomération et de la zone qui l'entoure, que de le faire dans le cas de Moorea, séparée de la capitale par un bras de mer et sans aucun appendice proprement urbain à partir duquel se développe une zone de banlieue. Aussi, doit-on définir auparavant ce qu'on entend par *urbanisation* de façon à éviter toute distorsion entre les termes employés et les réalités décrites.

On se propose de voir dans l'urbanisation un processus. Il nous faut donc partir de la notion antécédente *de fait urbain*. Les villes se caractérisent par un espace et des fonctions spécifiques. *L'espace urbain* se caractérise par une très forte densité de la population, une concentration des activités et une circulation intense. En outre, ces caractères se perdent progressivement à mesure que l'on s'éloigne du noyau urbain et que la pression du milieu rural devient plus forte. *Les fonctions urbaines* sont des fonctions industrielles, commerciales, administratives, financières, voire politiques. Les activités urbaines concernent les secteurs secondaire et tertiaire, l'industrie et les services. Elles font vivre la population urbaine mais permettent aussi la vie économique du milieu rural : la ville achète ses productions et lui fournit produits manufacturés et services, même dans le cas des économies de type colonial où les cultures d'exportation et les biens manufacturés ne font que transiter par la ville. *L'espace urbain* et les fonctions

urbaines ont pour effet de créer un *mode de vie urbain* caractérisé, des formes de travail et de consommation spécifiques.

Qu'entendre alors par *urbanisation* ? Le développement du fait urbain se rapporte à deux choses selon que l'on se place du point de vue de l'espace ou de la population. L'urbanisation peut être — et est — conçue comme l'extension au milieu rural environnant des caractères urbains ou des fonctions urbaines. Dans la zone urbaine, il y a un noyau (la ville) et la périphérie par laquelle on passe insensiblement de l'urbain au rural. L'urbanisation peut être — et est — aussi conçue comme l'extension du mode de vie urbain dans le milieu rural environnant.

Comment se présente le cas de Papeete ? C'est d'abord le noyau urbain représenté en gros, par la

Commune : d'abord, le centre de la ville où sont concentrées les fonctions essentielles : marché, banques, grandes maisons de commerce, industries, écoles supérieures, administrations de toute sorte ; puis une zone périphérique où réside en particulier la population ouvrière, où l'on trouve des activités industrielles ou artisanales : quartiers périphériques de Papeete, vallées qui s'enfoncent dans la montagne, Communes urbaines de Pirae et de Faaa. En troisième lieu, enfin, au-delà des trois communes urbaines, apparaissent les communes essentiellement résidentielles : là s'arrête l'agglomération. Au-delà, c'est le milieu rural dans lequel l'influence de Papeete diminue progressivement. Cela tient en particulier à ce que les activités locales l'emportent en importance sur celles liées à la ville (par exemple, le travail salarié exercé à Papeete) ; ce qui ne signifie pas qu'en dehors de ces activités

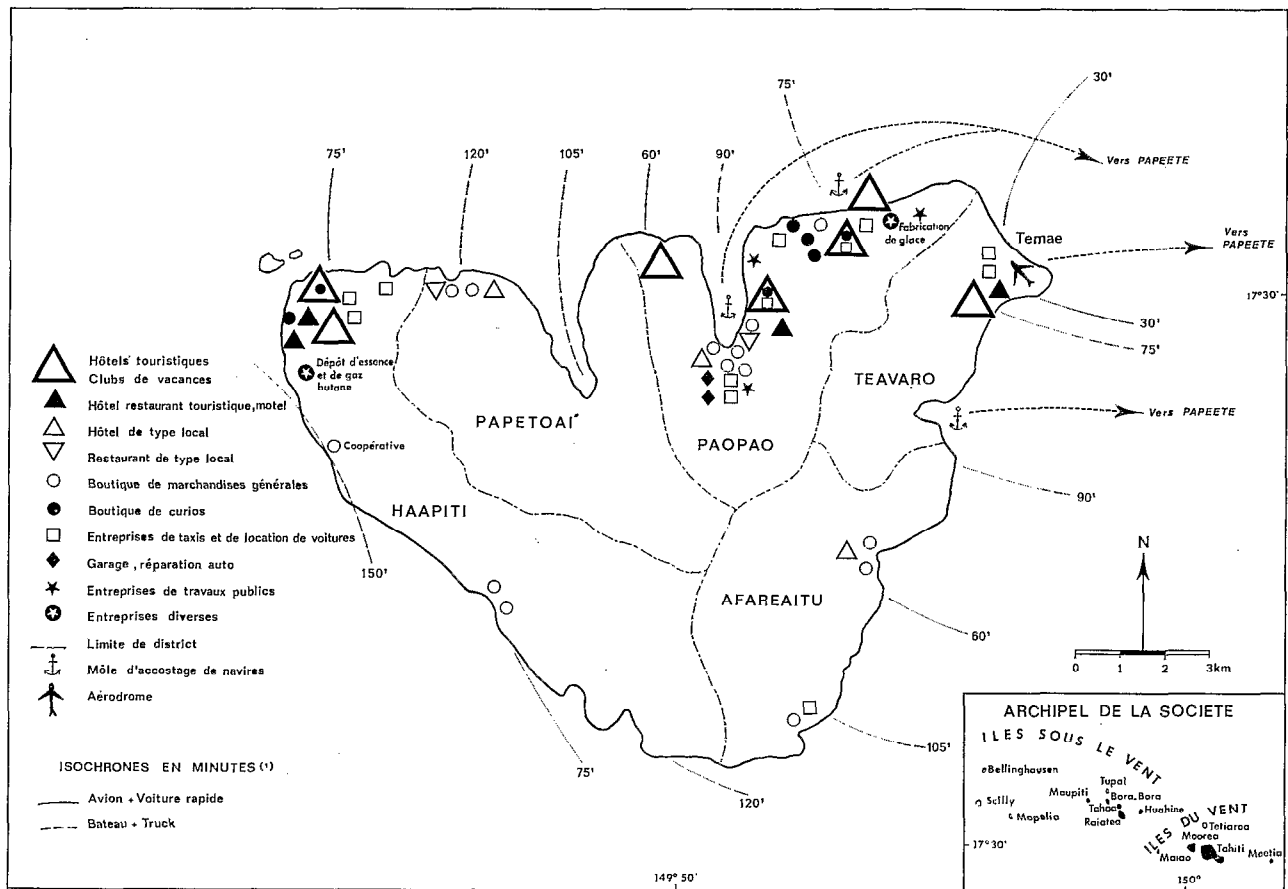


FIG. 1. — Moorea, distribution des services

liées il n'y ait point d'urbanisation : la condition salariée occasionnée par les travaux publics et le bâtiment peut être importante en volume de population touchée et réagit, du fait de cette importance, sur le genre de vie ; la multiplication des résidences secondaires entraîne l'apparition de nouveaux services, elle est vecteur d'urbanisation. En outre, les unités touristiques et hôtelières implantées en zone rurale sont créatrices de services industriels et commerciaux qui favorisent l'urbanisation d'autant que les deux phénomènes, touristique et résidentiel, conjuguent parfois leurs effets.

Que peut-on dire, alors, de Moorea au sujet de l'urbanisation ? Le critère de densité de la population n'est pas décisif (1). En revanche, l'orientation des activités vers les secteurs secondaire et tertiaire est évidente mais ne l'était, en 1968, que pour certains districts : ceux du nord (Paopao et Papetoai) et un de l'est (Afareaitu). Il ne restait que deux bastions du monde rural, vestiges du système économique traditionnel préexistant à 1960 : au nord-est, Teavaro et au sud-ouest, Haapiti (cf. tableau I). Pourquoi ces

TABLEAU I. — Répartition de la population active par secteur d'activité

Districts	Secteur primaire	Secteurs secondaire et tertiaire	Total Population active
Haapiti	64	38	100
Teavaro	72	28	100
Afareaitu	44	56	100
Paopao	49	51	100
Papetoai	26	74	100
Ensemble Moorea ...	49	51	100

deux bastions ? Pour Haapiti, il semble bien que c'était l'éloignement de Papeete, en fonction de l'organisation des transports, qui jouait. Pour Teavaro, la distance ne jouait pas, il n'y avait pas de travailleurs salariés, le tourisme n'avait pas encore atteint ce

(1) Comme c'est le littoral qui est essentiellement peuplé, on peut calculer une densité de population approchée en se limitant à la plaine littorale. En estimant cette plaine à 18 km², on arrive à une densité de 269 habitants au kilomètre carré, donc très inférieure à celle d'un habitat urbain moyennement dense.

secteur (2). En opposition, se développaient deux bastions d'urbanisation : l'un Afareaitu, axé sur le travail salarié en ville ; l'autre, la côte nord, basée sur le tourisme. Autres signes objectifs d'urbanisation de Moorea :

— une plus grande fréquence des relations entre ces deux derniers districts et Papeete (depuis le développement des liaisons aériennes, le phénomène est très net surtout sur la côte nord) ;

— une plus grande intensité du commerce, de l'artisanat, d'entreprises de construction et de transports sur la côte nord ;

— la concentration sur cette côte de certains services essentiels : réparation d'autos, école secondaire ; depuis 1968, ces services se sont multipliés et localisés un peu partout autour de l'île (hôpital, services de distribution de gaz butane, de boissons, etc., chantier de réparation de petites embarcations modernes) (cf. fig. 1 et 2).

Le tourisme, le salariat en ville, et une certaine « délocalisation » (3) d'entreprises de Papeete sur Moorea paraissent constituer les vecteurs de cette urbanisation en cours. Pour en mesurer les effets, j'étudierai le phénomène du travail en ville, particulièrement au niveau du village (4) dont l'analyse socio-économique est en cours d'élaboration (1974) (5).

Un mode de vie urbain

De 1960 à 1967, le village de Maatea a vu sa population augmenter de façon sensible : 26 %. La population active s'est accrue de 28 %. La mutation a concerné la redistribution des activités : le nombre des agriculteurs et des pêcheurs a diminué de 40 %

(2) Depuis 1971, l'étoffement en services de l'aérodrome et l'implantation d'une unité touristique modifient dans le nord du district la physionomie de l'habitat.

(3) Terme utilisé par certains économistes pour exprimer l'essaimage d'industries en milieu rural à partir du centre urbain.

(4) Logiquement, les effets de l'urbanisation doivent être moindres que dans une zone dont le tourisme constitue la base des activités (pas de salariat sur place, pas de développement spectaculaire des services, absence de modèles de comportement et de vie d'origine étrangère).

(5) Maatea, au sud-est de Moorea. Il s'agit d'un ancien district inclus dans l'ensemble historique appelé Te-io-i-nia et constitué par l'actuel district d'Afareaitu ; aux temps pré-européens, cet ancien district formait une chefferie dotée d'un *ari'i* (grand chef) et d'un *marae ari'i* : *Nupure*.

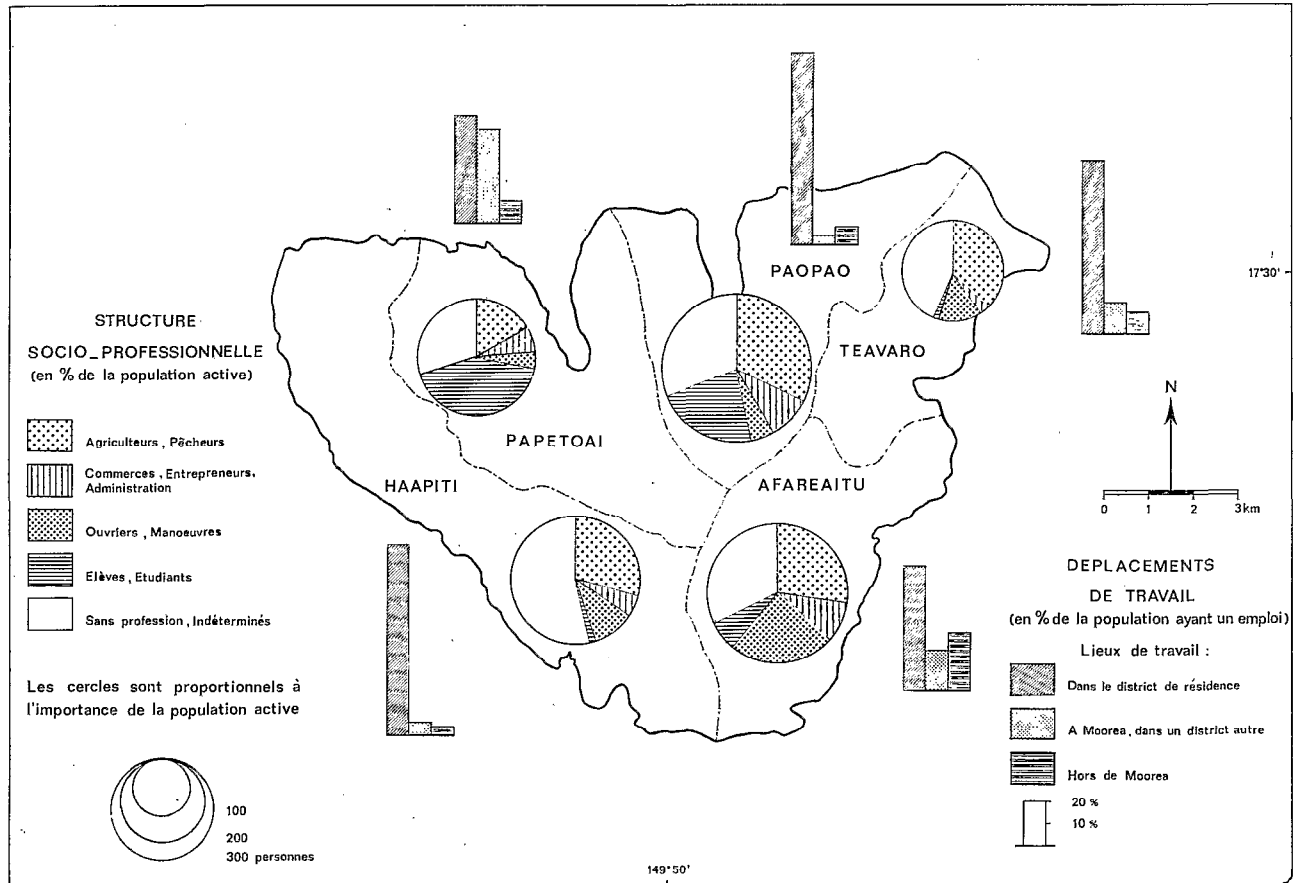


FIG. 2. — Moorea, Emplois. Enquête ORSTOM, 1968

tandis que la population salariée s'est accrue de plus de cinq fois. A ce point, je dois donner une précision : les travailleurs agricoles qui cultivent aussi pour leur compte et sont pêcheurs pour leurs propres besoins ont été comptés parmi les *cultivateurs-pêcheurs*. Les travailleurs qualifiés de *salariés* sont donc, soit des ouvriers du Service des Travaux publics de Moorea, soit des fonctionnaires ou employés travaillant sur place à Moorea. Les salariés sont donc des travailleurs qui effectuent un travail « urbain » qui se distingue du mode de travail rural par un certain nombre de traits.

A la différence du travailleur rural, le salarié touche une rémunération qui n'est pas directement ou immédiatement le résultat de son travail. Plus exactement, cette rémunération découle directement de sa présence

au travail. En outre, elle est liée au travailleur de façon personnelle, non au groupe familial ou au propriétaire détenteur des moyens de production. S'il s'agit d'un travail rural salarié, le groupe familial, le propriétaire peuvent influer sur l'autonomie du travailleur. Dans le cas du travail urbain, la coupure avec le milieu rural est plus nette et l'autonomie économique du salarié est réelle.

Cette rémunération régulièrement perçue, fractionnée par courte période est, par conséquent, adaptée à une consommation régulière.

Cela implique que le travailleur n'est pas maître de son temps : il est astreint à des contraintes rigoureuses d'horaire et de déplacement au lieu de travail. Pour la moitié des salariés de Maatea en 1967, il en résultait notamment une double vie : à la ville,

durant la semaine, au foyer à Maatea durant le *week-end*.

De même, l'éparpillement des salaires à travers l'année rend plus difficile l'équipement domestique, à la différence du gros revenu apporté d'un coup par le travail rural; il est vrai que l'épargne ou, à son défaut, le crédit, s'ils sont possibles l'un et l'autre, peuvent pallier cet inconvénient.

Dans les faits, il n'est pas douteux que l'abandon du système traditionnel pour le salariat a constitué dans l'immédiat une promotion économique des habitants car il a procuré des revenus monétaires accrus aux familles restreintes et a permis une amélioration manifeste des conditions de vie. Toutefois, la concurrence dans l'élévation des salaires en ville a provoqué une élévation parallèle des salaires agricoles qui, entre 1964 et 1968, ont plus que doublé alors que le coût de la vie a augmenté dans une proportion moindre (1). En outre, les jeunes gens ont eu tendance à s'embaucher très jeunes, quelquefois avant quinze ans, et certaines maisonnées ont encaissé simultanément plusieurs salaires; en revanche, beaucoup d'embauches de jeunes comme manœuvres n'étaient que temporaires de sorte que cet effet de multiplicité des salaires au sein d'une même maisonnée n'a pas toujours joué à plein. Néanmoins, les revenus perçus par les maisonnées ont permis de grands progrès dans l'équipement domestique, qu'il s'agisse des demeures, des moyens de transport et de pêche, des appareils de confort ménager et de loisir, etc. (2). Il faut

(1) A Moorea, les salaires agricoles moyens ont augmenté de plus de 50 %, tandis que le coût de la vie en Polynésie Française a augmenté de 30 %. Encore faut-il ajouter que les salaires agricoles étaient en retard sur ceux de l'industrie.

(2) Les inventaires des maisonnées de Maatea sont éloquentes : Sur 36 maisonnées, si l'on trouve seulement 1 poste de télévision et 3 groupes électrogènes (plus celui de la boutique chinoise qui dessert 2 autres maisonnées), on en compte 12 possédant, au moins, un de ces appareils suivants : magnétophone [9 maisonnées], appareil photo [7], tourne-disques [5]; 33 ont un transistor. Cinq maisonnées seulement sont dépourvues de tout véhicule : on compte 21 scooters et vélo-solex, 11 véhicules à quatre roues (jeeps, trucks, camionnettes) et 12 moteurs « hors-bord » montés sur pirogues. 14 maisonnées ont des machines à coudre, 12, des réfrigérateurs, 10, des cuisinières à pétrole et butane.

La construction des maisons a été aussi améliorée : sur 45 d'entre elles (tout le noyau central du village), 32 sont construites sur dalle bétonnée, 17 sont en planches peintes de bois importé, 5 en matériau dur, 33 ont une toiture de tôle ondulée. Les autres sont de plus humble facture : bois non peint, fibre de bois (« pinex ») ou bambou tressé avec un toit en palmes de cocotier tressées (*ni'au*).

Parmi ces 45 maisons, 3 datent d'avant 1957 et 16 autres d'avant 1963. Postérieurement, 26 autres ont été construites et 6 parmi les précédentes ont fait l'objet d'une réfection (toiture notamment).

TABLEAU II. — Evolution socio-économique de Maatea

	1960	1967
— Population totale	321	406
— Population active	90	115
— % population totale	28	28
— Cultivateurs-pêcheurs	77	46
— Salariés à Moorea	8	34
— — hors Moorea	5	35

souligner que cet effort d'équipement n'a été possible que par une consommation quotidienne demeurée frugale, et par la possibilité de prêts bancaires (3); le Centre d'expérimentation nucléaire avait au surplus créé une conjoncture de hausse considérable des salaires.

Comment le village réagissait-il à ce système économique nouveau, basé sur le salariat, dans lequel il se trouvait pris ? C'était d'abord la désertion à peu près complète de la vallée : auparavant, elle assurait la subsistance de tous, hormis quelques-uns des plus pauvres du village faisant un peu de culture, ou pratiquant la cueillette (4). La seule animation qui régnait dans le village venait des femmes allant faire leurs emplettes à la boutique du village, des enfants de l'école, du *truck* se rendant à l'hôpital (au village d'Afareaitu), et épisodiquement, du passage de quelque livreur de boissons ou de gaz butane. Les hommes qui avaient leur emploi à Moorea étaient partis tôt le matin vers cinq, six heures et rentreraient tard le soir vers cinq, six heures également. Ceux qui travaillaient en ville étaient partis le dimanche vers minuit par le bateau et ne rentreraient que le vendredi soir suivant ou le samedi matin. Ainsi le village ne vivait — et il revivait alors — que du vendredi soir au dimanche après-midi. Mais ce n'était qu'un *week-end* organisé à la manière tahitienne moderne : bavardage, libations, parties de billard ou sérénade de chanteurs et de guitaristes du vendredi soir; bricolage, pêche et cueillette le samedi matin pour le repas à la mode

(3) La SOCREDO (*Société de Crédit et de Développement de l'Océanie*) est une société d'Etat qui accorde des prêts à très faibles taux d'intérêt pour l'équipement domestique, les investissements agricoles, industriels et commerciaux, et la construction.

(4) Châtaignes tahitiennes (*mape*, *Inocarpus fagiferus*) vendues au marché de Papeete et sur les stades lors des matches de football aux spectateurs; pandanus (*fara*, *Pandanus tectorius*) tressé, pour les toitures des édifices construits à la mode tahitienne et vendu à Papeete.

tahitienne du dimanche; entraînement des équipes de football des jeunes, l'après-midi; cinéma ou dancing dans la soirée; service religieux du dimanche matin; matches de football du dimanche après-midi au village ou dans un des autres villages de l'île.

Ce qui est frappant, c'est le caractère proprement urbain de ce *week-end* et d'abord la rupture de la semaine suivant un rythme proprement urbain, puis le caractère urbain des occupations et des loisirs; dans un cadre de vie qui devient urbain parce qu'imposé par les contraintes et le rythme du travail salarié, le mode de vie des gens tend à devenir urbain.

Ce nouveau mode de vie à Maatea paraît avoir été nécessité par le système du travail salarié, et édifié par les travailleurs, les jeunes en particulier, en contact quotidien avec des citadins, qui ont transporté à Moorea les traits de la vie urbaine qui leur plaisaient. Le reste de Moorea n'a pas subi à la même époque une telle transformation ou, plus exactement, n'a pas

subi cette transformation avec la même ampleur. Mais si nous étendons le champ d'observation au-delà de l'année 1970, nous obtenons suffisamment de recul pour déceler d'autres processus en œuvre: ceux d'urbanisation liés aux phénomènes touristique et résidentiel qui se développent avec force dans la zone septentrionale de l'île et débordent tant au nord-ouest qu'au nord-est; il s'agit là de processus endogènes, différents des processus exogènes représentés par l'urbanisation du type de Maatea directement liée à la ville et à ses salariés. Jusqu'à présent, l'isolement géographique entre les pôles où opèrent ces processus a empêché leur jeu cumulatif: que la zone géographique touristique et résidentielle déborde plus largement encore, que la salarisation de la population rurale s'accroisse dans les districts méridionaux, et l'urbanisation de Moorea fera de très grands progrès.

Manuscrit reçu au S.C.D. le 10 décembre 1974

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS (Henry), 1901. — *Memoirs of Arii Taimai*, Paris.
- DOUMENGE (F.), 1966. — *L'Homme dans le Pacifique Sud*, Paris, Société des Océanistes, n° 10.
- FAGES (J.) et alii, 1970. — *Tahiti et Moorea. Etudes sur la société, l'économie et l'utilisation de l'espace*, Paris, ORSTOM, Travaux et documents, n° 4.
- GREEN (R.) et alii, 1967. — *Archaeology in the Island of Moorea, French Polynesia*, New York, The Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, Vol. 51, part. 2.
- HANDY (E.S.C.), 1930. — *History and Culture in the Society Islands*, Honolulu, Bernice P. Bishop Museum, Bulletin 79.
- HARRE (J. Ed.), 1973. — *Living in Town. Problems and Priorities in Urban Planning in the South Pacific*, Suva (Fidji), South Pacific Social Sciences Association and School of Economic and Social Development, University of the South Pacific.
- NEWBURY (C.), 1967. — Aspects of Cultural Change in French Polynesia. The decline of the Ari'i, *Journal of the Polynesian Society*, Wellington, Vol. 67, March, p. 7-26.
- PANOFF (M.), 1966. — Un demi-siècle de contorsions juridiques en Polynésie Française, *The Journal of Pacific History*, Canberra, Australian National University, Vol. 2.
- RAVAULT (F.), 1972. — L'origine de la propriété foncière des Iles de la Société (Polynésie Française): Essai d'interprétation géographique, *Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines*, Paris, ORSTOM, vol. IX, n° 1: 21-24.
- ROBINEAU (C.), 1970. — Surplus ou dynamique de groupe? Un exemple polynésien. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, Vol. 49, p. 111-132.